



Risque d'alchimiste, par Nicolas Gaume

« *Le plus beau risque est de rêver assez grand
pour en être effrayé.* »

Témoignage Risque de chance, le 15/11/2019 à Paris, de Nicolas Gaume, entrepreneur français, fondateur de neuf start-up, dont la dernière, Space Cargo Unlimited, a lancé en orbite la mission scientifique Wise le 2 novembre 2019 avec la Nasa. Global Sales, Marketing & Operations HQ, Office of the Executive Vice President et président de Microsoft, créateur de jeuxvidéo.com, ex-PDG de Mimesis Republic, ex-président du Syndicat national du jeu vidéo de 2009 à 2014, ex-directeur Mobile Games chez Lagardère Interactive, puis ex-fondateur de la société Kalisto Entertainment de 1990 à 2002. Young leader French-American Foundation 1999.

En tant qu'homme, papa et entrepreneur, peux-tu me dire, s'il te plaît, quel est le plus beau risque dans la vie ?

Peut-être celui d'aller vers les autres. Fondamentalement nous sommes toujours prisonniers de nos préjugés et de nos propres contraintes. Aller vers l'autre est un risque, c'est aussi une chance. Cette question est une bonne façon de commencer l'entretien, car l'autre est perçu comme un risque, mais la plupart du temps, voire toujours, il se révèle comme une chance.

As-tu un exemple vécu de ce beau risque ?

Tout ce que j'ai réussi à faire, je l'ai fait parce que j'ai eu l'opportunité de rencontrer des gens. Dans telles occasions professionnelles, tels environnements sociaux, dans les transports, le train, l'avion. Très souvent, j'ai eu l'occasion de rencontrer des gens avec un parcours, une personnalité, des envies. J'aime beaucoup les transports. Parler avec son voisin dans le train, dans un bus, dans un avion, c'est assez exceptionnel, car on se laisse aller. On est en marge du monde habituel. Probablement les quatre cinquièmes de ce que j'ai réussi sont liés à une conversation que j'ai eue dans les transports.

Comment l'as-tu vécue, cette rencontre de l'autre, et qu'est-ce qui était vraiment important pour toi, voire pour plus grand que toi ?

On s'interroge toujours sur ce qui fait l'humanité. La question qui nous taraude tous est : « Qu'est-ce qu'on fait là ? » Je crois que c'est Brel qui disait : « Nous sommes des hasards biologiques qui font ce qu'ils peuvent. » Perspective d'une réalité bien sombre. Brel pouvait l'être aussi, dans son âme de créateur si exceptionnel. J'aime bien partir de ce cynisme et finir dans la lumière. Nous avons tous en nous une forme de tristesse et une forme de joie immenses. On balance entre les deux. Dans les rencontres que l'on fait, si l'on arrive à tirer harmonieusement d'une conversation, d'un échange, d'un partage de souvenirs, de convictions ou d'idées une émulation humaine, on revient dans le vrai. On n'observe pas forcément cela dans les réseaux sociaux ni dans les mondes urbains très stressés, très pressurisés. Quand on vit dans l'anxiété, ce qui est presque mécaniquement le cas aujourd'hui dans nos sociétés modernes, on perd le temps de l'autre, on perd surtout ce temps d'écoute. Tout ce que je viens de dire tourne autour de la capacité d'écoute. L'âme humaine est merveilleuse. Si l'on se laisse émerveiller par des perspectives différentes et par des rêves communs, c'est intéressant. Les perspectives différentes et les rêves communs, mélangés, sont très intéressants.

Quelle est ta contribution au monde, ta mission, ta vocation ?

Dès le début, j'ai aimé créer. Je suis créateur d'entreprises et pour moi un créateur d'entreprises est d'abord un créateur. Il se trouve simplement que l'entreprise est son terreau. L'entreprise, ce sont des hommes et des

femmes qui se réunissent pour servir les autres. Il y a forcément une notion transactionnelle financière qui fait l'économie, et chacun a son point de vue dans ce qu'elle engendre de perversion ou au contraire d'épanouissement. J'ai toujours pensé que servir l'autre était quelque chose de beau, quelle que soit la façon de le faire, si l'on est rigoureux. Il n'y a pas de vie qui tienne dans la solitude ; l'intérêt, c'est d'être avec les autres. J'ai créé neuf start-up et j'ai appris dans des domaines très différents. J'ai créé des jeux vidéo à un moment où il y avait peu de gens qui jouaient et avant que cette activité ne se développe beaucoup. J'ai édité des livres pour enfants en Chine. Le Père Castor⁶⁵, Les Incollables⁶⁶. C'était pour moi une satisfaction exceptionnelle. Nous avons développé des technologies dans des agences web au moment où l'outil formidable d'Internet se déployait. Aujourd'hui, j'agis dans le domaine spatial.

De toutes ces expériences, ce qui m'a le plus appris a été le fait de connecter des univers qui ne se seraient jamais parlé autrement. Connecter des univers de recherches, de création, d'industries, de gestion. Offrir à chacun des perspectives sur l'autre pour donner à l'ensemble un sens, afin de faire beaucoup plus en étant réunis que l'on n'aurait pu faire seul dans son coin. C'est cette capacité d'entraînement et de connexion qui est ma modeste contribution. Il faut être d'une immense humilité. Nous sommes plus de 7 milliards sur la terre, et beaucoup de gens contribuent, à leur niveau, d'une manière ou d'une autre.

Qu'est-ce que tu reconnais en toi-même, par toi-même qui te donne le goût de vivre ?

Je vais répéter les mêmes réponses à toutes les questions ! C'est vraiment l'autre. La vertu la plus compliquée et la plus essentielle dans la vie est l'empathie. La plus compliquée, car nous sommes naturellement égocentriques. On regarde d'abord qui l'on est et ce que l'on fait. Donc, aller vers l'autre représente peut-être un effort. Je dis « peut-être », car nous avons tous en nous ce désir, mais ensuite on l'oublie. C'est dû au rythme de vie, au stress, aux complexités émotionnelles et matérielles que chacun trouve sur sa route. Aller vers l'autre, c'est s'ouvrir des univers infinis, c'est être émerveillé. Toujours, toujours ! Même dans des conversations banales on arrive à voir le grand, le beau en chacun. C'est cela qui me nourrit.

65. P47 Père Castor, Flammarion jeunesse 2007

66. P47 Les incollables, Play Bac Eds 1989

Face au difficile, n'est-ce pas souvent en s'ouvrant à tout autre chose que les solutions naissent ?

Si, certainement. J'ai connu des situations difficiles. J'ai eu neuf entreprises, mais notamment une qui a connu une faillite retentissante (Kalisto Entertainment). Je suis passé en moins d'un an du statut de milliardaire, que j'avais virtuellement puisque c'était le cours de Bourse de ma société, au statut de personnage vraiment ruiné. C'est-à-dire, très concrètement, avec les huissiers à la maison qui saisissent les meubles, plus aucun moyen de paiement, plus rien, en très peu de temps. J'avais 26 ans. J'ai perdu neuf membres de ma famille au même moment, dont mon père et des gens très proches. Dans ces moments-là, on est dans la désespérance.

Qu'est-ce qui fait que l'on s'en sort ? Je me suis aperçu que, finalement, on ne se connaît pas soi-même. J'aime beaucoup l'histoire et la période très sombre de la Première Guerre mondiale me fascine. Pour avoir lu quelques témoignages, vu des croquis et des écrits des soldats de la Première Guerre mondiale, je me suis aperçu – et c'est fascinant – que la plupart d'entre eux ne savaient pas comment ils allaient réagir dans les tranchées. Le coup de sifflet invitant à la charge résonnait : il y avait ceux qui s'écroulaient en pleurant, ceux qui partaient bille en tête, ceux qui se faufilaient en espérant éviter le feu. D'après ce que j'en ai lu et compris, finalement aucun d'eux ne savait qui il était avant de vivre ce moment. On se découvre dans l'action. J'aime beaucoup le philosophe danois Kierkegaard, dont la pensée se situe entre l'essentialisme religieux d'avant le xix^e siècle et l'existentialisme de Sartre, qui peut finir dans une forme de cynisme. J'aime cette notion de « transition », que d'autres chercheurs ou psychologues ont décrite. J'aime beaucoup aussi ce que Paul Ricœur a écrit sur la narrativité : l'idée que l'on est l'auteur de son propre récit. On se construit par une sorte de projection. En définitive, l'idée de soi est très abstraite. Ce qui nous révèle à nous-mêmes, c'est d'être confronté aux événements. La parole, l'écrit, l'expression nous permettent, ensuite, de trouver un sens et de donner un cap.

En pensant à ton papa, j'aimerais te demander : Est-ce une chance d'être né sur le bassin d'Arcachon ?

Évidemment. Je suis très privilégié d'avoir grandi dans ma famille. Même si j'ai un arrière-grand-père paternel qui venait d'une famille très modeste et si la génération de mes grands-parents était globalement très

modeste elle aussi – agriculteurs, ou plombier zingueur comme mon arrière-grand-père. Les uns et les autres, par leur travail et leur ingéniosité, ont atteint des situations intéressantes. J’ai grandi dans un endroit privilégié qu’est le bassin d’Arcachon, dans une famille qui sans être ultrafortunée avait de beaux moyens. Donc je suis un privilégié et un fils de privilégiés. Comme la rue où j’ai grandi portait le nom de mon arrière-grand-père, j’ai assez vite pris conscience que j’étais dans un environnement particulier. L’éducation de mes parents et de mes grands-parents a consisté à ne jamais oublier que cela pouvait s’effacer du jour lendemain. Mon arrière-grand-père, qui a fait fortune dans la construction de bâtiments, avait tout perdu en 1929. Il a même fait une tentative de suicide. C’est quelque chose dont j’ai gardé la marque dans ma vie. Quand j’ai moi-même connu des difficultés, sans doute ce souvenir familial m’a-t-il aidé à traverser ces moments-là. On m’a appris qu’il ne fallait pas oublier d’où l’on venait, que le confort matériel n’était pas l’essentiel, que les biens se méritaient par le travail. La valeur travail est vraiment au centre de ma vie personnelle et, je l’espère, au centre de ce que je transmets à mes enfants. Donc, oui je suis privilégié, j’ai grandi dans un endroit privilégié, dans une famille privilégiée. Pour autant, j’espère que j’ai su apprécier cette chance et qu’aujourd’hui, avec mon épouse, nous savons transmettre la conscience de la chance que nous avons, mais aussi la conscience que tout est fragile et qu’il faut cultiver ses atouts.

Est-ce un risque de chance de travailler avec un patron visionnaire comme Satya Nadela qui veut « empowerer » le monde avec Microsoft ?

J’aime bien le franglais, Cyr-Igaël. (Rire) J’ai grandi dans l’informatique américaine. Fondamentalement, la technologie qui nous fascine en Occident est américaine, donc travailler chez Microsoft aujourd’hui est une chance. C’est l’opportunité d’être chez l’un des géants de la technologie et d’avoir un poste à responsabilité en tant que Français. Aujourd’hui, je dirige l’équipe qui gère les relations avec Apple, Amazon, Netflix, Facebook jusqu’à des entreprises plus professionnelles comme Adobe, SAP, etc. C’est extraordinaire. J’ai démarré à 7 ou 8 ans avec l’ordinateur Apple II de mon papa et j’ai commencé à programmer dès ce moment-là. Quand, adolescent, je lisais la presse informatique, il y avait Microsoft, Apple. Je découvrais la Silicon Valley... à La Teste-de-Buch en Gironde, donc un peu loin des hubs technologiques ! Après bien des péripéties, des hauts et des bas, être

aujourd'hui à un poste de responsabilité dans une entreprise technologique est une chance inouïe. Il se trouve que c'est Microsoft sous l'ère de Satya Nadela !

Je pense que lorsqu'on est entrepreneur et que l'on a vécu, comme moi, des aventures spatiales et beaucoup d'autres expériences, on garde en soi cette flamme de création personnelle et l'on a besoin d'éprouver une vraie passion pour le leader qui vous entraîne. Quand j'étais à la direction générale française, j'ai eu la chance de passer en gros une heure tous les six mois en tête à tête avec Satya, donc d'apprendre à le connaître. C'est un homme d'exception. Il a des valeurs très fortes d'humanité, d'écoute, d'empathie à l'égard de tout le monde. Ce sont des valeurs qui me sont chères. Il a une intelligence hors du commun et a su transformer l'entreprise Microsoft, qui était sans doute devenue arrogante et monopolistique. Elle avait perdu un certain nombre de domaines, dont celui de la téléphonie mobile, et Satya lui a redonné du souffle par l'innovation, par l'ingénierie, mais avant tout par le changement de culture qu'il a opéré dans l'entreprise grâce à l'humanité qui le caractérise. Avoir l'opportunité de travailler pour quelqu'un comme cela, c'est exaltant.

À propos de ton aventure spatiale, est-ce un risque de chance d'envoyer du vin vieillir en orbite, pour servir la science sur les traces de Louis Pasteur, et d'imaginer une alimentation plus saine à bord de ta mission Wise, lancée avec la Nasa le 2 novembre 2019 à 9 h 59 sur la base de Wallops Island aux États-Unis pour l'ISS - une aventure que tu qualifies « d'unique dans la vie » ?

Oui, en vieillissant, on a envie de développer des projets qui aient davantage d'impact. J'ai démarré à 18 ans, et j'en avais 19 quand j'ai lancé un projet dans le jeu vidéo. Le jeu vidéo est un média extraordinaire. Beaucoup de choses passionnantes s'y passent. Mais, arrivé à la fin de la quarantaine, je me suis dit : « Qu'est-ce que je peux imaginer maintenant, dans mon domaine de savoir-faire ? Développer et connecter des mondes qui ne se connaissent pas ? » Aller vers la page blanche. Je parlais tout à l'heure de l'édition de livres pour enfants, cela a été un des premiers moments où j'ai eu l'impression de donner vraiment quelque chose. Avant de te parler du projet spatial, je voudrais m'arrêter sur celui-là.

Je suis allé en Chine en me disant que j'allais développer des jeux vidéo. J'ai étudié en classe le latin et le grec, donc j'avais une vraie culture classique et j'étais tombé à l'âge de 14 ou 15 ans sur le livre de François Jullien qui s'appelait, je crois, *Le détour et l'accès*⁶⁷. Il présentait l'autre culture : la culture asiatique, la culture chinoise en particulier, très différente de la nôtre. Donc, quand j'ai vendu ma première start-up à un groupe anglais, je me suis retrouvé jeune millionnaire et je me suis dit : « Je vais aller voir la Chine, développer d'autres projets et vendre des jeux vidéo là-bas. » J'ai découvert qu'il y avait assez peu d'informatique chez eux à l'époque. Les choses ont bien changé. Aujourd'hui, la Chine est une des places fortes de la technologie mondiale, mais à l'époque il y avait très peu d'ordinateurs. Par contre il y avait un seul enfant par famille, un pouvoir d'achat qui augmentait considérablement, et le pays sortait de la révolution culturelle. Tout le dispositif éducatif avait été détruit. J'ai donc pensé : « Il y a peut-être une contribution à apporter. » C'est ainsi que j'ai édité le *Père Castor* et que nous avons amené *Petite poule rousse*⁶⁸ aux jeunes Chinois. C'était leur donner l'opportunité d'ouvrir un peu leurs perspectives, d'entrer dans des récits marquants et d'opérer un mélange de cultures – ce qui est toujours très sain, à mon avis. Avec *Les Incollables*, nous avons fait le même raisonnement.

Le spatial, c'est peut-être cette même démarche. Il s'agit d'avoir un retour. Le vrai sujet, c'est l'avenir des générations à venir. Quel sera-t-il ? Aujourd'hui la terre change. Certains le contestent, mais elle change. Nous avons tous un travail à accomplir pour changer nos habitudes de consommation et notre rapport au monde. Il est clair que c'est malheureusement déjà trop tard, que la température va s'élever et que nous aurons des problèmes de ressources en eau potable. Dès lors que l'on se pose des questions, qu'on a des enfants et que l'on pense à eux, on se demande : « Comment vont-ils vivre ? » Si l'on prend la pyramide de Maslow, le premier étage consiste à subvenir à ses besoins physiologiques. Donc, manger. Si nous ne sommes plus capables d'avoir une agriculture qui nourrit, il y a un vrai problème. Deuxième problématique : l'agriculture qui nous a nourris depuis la Seconde Guerre mondiale est une agriculture construite sur la chimie. Or celle-ci a développé autour d'elle un certain nombre de pratiques dont on s'aperçoit maintenant qu'elles ont des effets de bord terribles sur la santé humaine. Par exemple, trop de pesticides peuvent

67. P49 François Jullien, *Le Détour et l'accès*, Seuil, 2010

68. P49 Byron Barton, *Petite poule rousse*, 2009

amener à l'explosion des cancers et de certaines maladies dégénératives. On peut alors se poser la question : « Comment allons-nous faire face à ce changement ? » et être amené à une prise de conscience. L'agriculture bio peut avoir aussi son lot de défis, car elle est moins résistante aux agressions. Donc, si l'on cumule une transition nécessaire vers une alimentation plus biologique et le changement climatique aux effets potentiellement beaucoup plus durs sur les aliments, on a un problème.

Il se trouve qu'indépendamment de cette problématique il y a des entrepreneurs essentiellement américains – Elon Musk, qui a fait fortune avec PayPal puis créé SpaceX et Tesla, ou Jeff Bezos, qui a créé Amazon – qui ont lancé l'un et l'autre des entreprises spatiales avec un objectif bien affirmé : amener l'humanité dans l'espace. Ce sont des objectifs assez démesurés. D'une certaine façon, cela pourrait se ramener à un mauvais film de science-fiction des années 70, mais ils y mettent beaucoup d'argent. Jeff Bezos met plus d'un milliard de dollars de sa poche dans son programme « Blue Origin », qui a pour objectif d'amener l'humanité dans des stations orbitales et de libérer la planète Terre de l'humanité. Elon Musk veut amener l'humanité sur Mars, car il considère que si la Terre disparaît, l'humanité survivra sur une autre planète.

Je m'inscris dans la symétrie complète de ces positions. Pour moi il n'y a qu'une seule planète, il n'y a pas de fatalité et c'est à nous de réagir. Le paradoxe est que l'on va utiliser ces nouveaux vaisseaux spatiaux pour aller saisir ce que l'espace – vide en ce qui concerne l'espèce humaine, mais pas vide dans certaines caractéristiques de l'environnement spatial –, peut nous apporter pour développer des solutions et des projets à valeur ajoutée pour la Terre. Dans le cas précis de l'agriculture, c'est l'absence de gravité qui nous intéresse particulièrement. Il se trouve que la gravité est le seul paramètre de la vie qui n'a jamais évolué, depuis que la vie existe sur terre, soit depuis des milliards d'années. Tous les autres paramètres, température, pression, luminosité ont bougé de manière très significative. On a eu un âge glaciaire où les températures étaient très basses, puis d'autres périodes où les températures étaient plus tropicales et ainsi de suite. Mais la gravité n'a quasiment pas bougé. Cela veut dire que pour toutes les espèces qui ont disparu, jusqu'aux nouvelles auxquelles nous appartenons dans notre écosystème actuel, la gravité est devenue très structurante. Quand on recrée la vie dans les véhicules spatiaux d'Elon Musk, de Jeff Bezos ou sur la

station orbitale internationale ISS qui tourne autour de la terre à 450 km d'altitude, on recrée tous les paramètres de la vie sauf un, la gravité. Cela conduit à des bouleversements considérables.

On ne doit pas oublier que la vie est évolution, c'est-à-dire que tous les jours tous les éléments vivants évoluent. De manière infinitésimale pour ce qui est des évolutions d'espèces sur des millions d'années, comme Darwin l'a vu, mais au quotidien on évolue. Au quotidien il y a des choses qui se passent, il faut que l'on se transforme. Cette transformation quotidienne des végétaux, des animaux, des humains est accélérée quand elle a lieu dans l'espace. Les transformations sont très différentes de celles qui se produisent sur terre. Il y a une cinquantaine d'années, un astronaute américain, Scott Kelly, est parti pendant un an sur une station orbitale. Son frère jumeau est resté sur terre. À son retour il n'était plus le jumeau de son frère. Son ADN avait changé de plus de 4 % après un an dans l'espace. On connaît encore mal ces évolutions, mais c'est ce qui nous a amenés à la question agricole. Nous nous sommes dit que si l'on amenait certains éléments du vivant dans l'espace et qu'ils étaient exposés à cette absence de gravité, la nature allait s'ajuster. Si elle survivait au stress de l'absence de gravité – le stress le plus fort qui soit –, une fois revenue sur terre elle aurait une plus grande résilience, une plus grande capacité d'adaptation pour faire face à des stress moins grands : moins d'eau potable, ou des températures extrêmes. Ainsi, plutôt que d'aller faire de la bio-ingénierie, comme certains apprentis sorciers peuvent le faire en changeant les cellules du vivant, on va amener la nature à changer et à nous montrer la voie pour des solutions dans le domaine agricole : on pourra faire des plantes plus résistantes, car elles auront été elles-mêmes amenées à évoluer de manière efficace face à ces changements.

Alors maintenant, le vin... Pourquoi le vin ? Tu m'as posé une question assez longue, donc je prends le temps d'y répondre. Le vin est un terreau vivant, complexe, qui comprend des éléments essentiels à l'agroalimentaire. Il y a des bactéries, des levures, mais aussi des polyphénols (molécules organiques), donc beaucoup de choses extrêmement intéressantes à utiliser et à étudier. Le vin est un écosystème vivant, même dans une bouteille. Donc observer ces évolutions sans gravité est source d'enseignements. Tu as cité Louis Pasteur. C'est fondamentalement dans les pas de Louis Pasteur que je me situe. Il a découvert l'existence même des bactéries en étudiant le vin. On avait adopté la théorie de la génération spontanée et la découverte

des bactéries a tout changé. Pasteur a mis au point la pasteurisation dans le vin, qu'il a appliquée aux produits laitiers, et il a mieux compris le fonctionnement des levures. Qui dit levure dit pain, farine. Donc, tout un tas de choses sont déjà nées dans le vin. Le vin est un sésame. C'est aussi un sésame pour les méthodes de travail. En effet, la façon dont on pratique la science aujourd'hui dans l'espace est très terrestre. On fonctionne avec des silos. Chacun étudie les bactéries, les levures dans son coin et il y a peu de travail en commun. Le vin est un sujet qui force la collaboration pour trouver des solutions pratiques. Nous avons pu monter aussi une équipe de scientifiques exceptionnels, en allant chercher une culture de recherche commune et appliquée, qui n'était pas du tout connectée aux grands sujets de biologie de l'agriculture, ni bien évidemment au spatial. On a pris cette culture presque managériale et on l'a apportée dans l'espace, plutôt que de trouver des gens qui avaient une connaissance du spatial et de leur proposer une réflexion nouvelle sur la façon d'avancer. Tout cela est extrêmement novateur. Ce sont des paris, et une aventure assez incroyable. On verra si cela donne des résultats. Tu m'as posé une longue question, j'ai donné une longue réponse.

Qui es-tu comme magicien et que fais-tu en tant que magicien dans ce monde? Es-tu un chercheur hors gravité en tant que magicien?

(Rire) Je ne sais pas si je suis magicien. Pour moi le magicien, c'est celui qui a un truc. Son truc peut s'expliquer. J'aspire plutôt à être alchimiste, (rire) avec un mélange de science et de rigueur. Dans le projet qui m'occupe actuellement, je travaille avec des scientifiques, donc j'ai besoin d'être à leur niveau. Je ne le serai jamais, mais j'essaie en tout cas de me situer au même degré d'exigence qu'eux. Il s'agit en même temps d'être un peu alchimiste, car l'humanité, la complexité de l'autre fait que l'on a besoin d'établir des connexions qui n'existent pas naturellement. J'aspire à être un alchimiste heureux : celui qui croit que l'on peut faire mieux et que l'on peut faire avancer les choses.

En tant qu'alchimiste heureux, que voudrais-tu voir se réaliser dans le monde au travers de toi et au-delà de toi?

J'ai beaucoup de mal à penser que cela puisse être à travers moi. Je suis un parmi 7 milliards. J'espère comme tout le monde plus d'empathie, plus

de solidarité, moins d'égoïsme, plus d'ouverture aux autres. Je n'aime pas la victimisation. J'aime dénoncer ce qui me révolte, mais j'aime agir pour résoudre les problèmes qui me révoltent. J'ai la chance de vivre aux États-Unis, un pays que j'aime beaucoup, mais où néanmoins certaines choses me choquent profondément. L'une d'elles, propre à cette culture par ailleurs extraordinaire sous bien des aspects, est de dénoncer quelque chose qui ne va pas sans pour autant passer aux actes. On dénonce la ségrégation raciale, la condition des femmes, certaines injustices très fortes qui existent parfois aux États-Unis – beaucoup plus qu'en France et en Europe, où il existe des systèmes de solidarité dont nous pouvons être fiers –, mais on ne fait pas grand-chose pour y remédier. On continue à vivre à côté, c'est du moins le cas des gens que je peux côtoyer et qui ont un peu d'argent. J'espère être un des acteurs qui prennent ces questions à bras-le-corps, mais certains sont tellement plus engagés que moi ! Voilà un type de contribution que chacun peut apporter. Ensuite, dans mes aventures, dont celle qui consiste à trouver des solutions pour l'agriculture de demain, il s'agit d'obtenir très concrètement des résultats opérationnels. Un des sujets qui nous intéresse le plus, c'est la capacité d'apporter des réponses à des maladies qui se développent dans les plantes et qui menacent, par conséquent, l'agriculture et l'alimentation humaine. Si nous le pouvons, nous voudrions parvenir à mieux nourrir l'humanité, notamment en faisant pousser des plantes dans des milieux plus arides avec moins d'eau potable, donc plus de sel. Typiquement, si l'on est capable d'aller dans des régions plus défavorisées et d'y apporter des réponses agricoles, d'aider des agriculteurs, ce sera une satisfaction énorme.

Partages-tu la vision de Jean Vanier : « Toute personne est une histoire sacrée » ?

C'est une très belle expression, que je ne connaissais pas. Je la trouve très vraie. Je parlais d'empathie, mais j'aime cette notion de respect qui va forcément de pair avec le sacré. Chacun a une histoire. On est tellement prompt à juger, à cataloguer humainement. Nous le sommes encore plus aujourd'hui avec l'instantanéité des réseaux sociaux. On manque de sacré. Un cynisme terrible se développe en Occident, alors que nous sommes des enfants gâtés. Il suffit de se balader un peu dans d'autres régions du monde pour découvrir des misères terribles. Partir de l'idée que chacun est une histoire sacrée est une très, très belle façon de voir les choses.

Qu'est-ce que tu vis dans ta vie que tu souhaiterais voir continuer?

J'ai connu des difficultés. Comme je l'ai évoqué, j'ai eu la douleur de perdre mon père et des gens que j'aimais profondément dans ma famille. Au même moment je faisais faillite et je ruinais tous ceux qui avaient pu avoir confiance en moi, actionnaires, salariés – moi-même aussi. Je venais juste de me marier et d'avoir mon premier enfant, c'était très, très compliqué. J'avais une peur panique de devenir cynique. Cette peur me tétanisait. J'avais vu d'autres gens, d'autres entrepreneurs qui avaient fait faillite et en étaient devenus aigris. Ils ressassaient tout ce qu'ils auraient pu faire différemment, tout le mal qu'on leur avait fait, etc. Je me suis accroché à l'idée que je ne devais pas suivre ce chemin-là. J'ai essayé de trouver l'équilibre entre, d'une part, assumer les responsabilités qui étaient les miennes, ce qui m'a amené à une situation financière très précaire, tout en préservant mes proches à qui je ne pouvais plus rien apporter, matériellement s'entend, et d'autre part garder le souffle, la flamme. J'ai eu la chance d'avoir des amis proches, et la famille évidemment, qui m'ont aidé à traverser cette épreuve. Très symétriquement à cela, je souhaiterais voir continuer ma capacité à m'émerveiller, à croire en l'avenir, à croire en l'autre.

As-tu un défaut dont tu souffres?

(Rire) J'en ai beaucoup, bien sûr. Celui dont je souffre le plus? (Silence) Je crois que je n'ai aucune confiance en moi. C'est sans doute le défaut dont je souffre le plus. C'est un défaut plutôt utile, car cela me permet de garder ce qui me construit, c'est une forme d'humilité. Mais le dire est plutôt une forme d'arrogance... donc je n'en souffre pas vraiment. À l'approche de la fin de la quarantaine, ce défaut est devenu une partie de moi.

La suite de ma question est précisément : quelle est l'intention positive qui se cache derrière ce défaut, à ton avis?

Tu vois, j'ai anticipé la suite! L'intention positive tient sans doute à ce que ce manque de confiance en moi me donne l'état d'esprit nécessaire à la rencontre de l'autre. Si cela devient une posture, une façon de faire, cela ne marche pas. Je suis de ceux qui croient que l'amour consiste à donner sans aucune espèce d'attente de recevoir. Quand l'autre donne et que cela devient quelque chose de très beau, c'est alors qu'apparaît vraiment l'amour. Mais tu me mets sur le gril...

Est-ce que tu as des mentors et quels messages te portent-ils ?

On se construit grâce à des mentors et je souhaite à tout le monde d'en avoir. J'ai des mentors qui appartiennent à l'histoire, des personnalités qui portent un message à travers ce qu'elles ont fait. J'ai une passion, par exemple, pour Marie Curie⁶⁹. C'est une scientifique exceptionnelle. Une femme qui par son génie, sa créativité, son parcours personnel a changé le monde de manière heureuse, je crois. Elle m'inspire. Monique Ipparrigary, mon institutrice dans une classe unique au Pilat, a été aussi un mentor pour moi. C'était une femme exceptionnelle, qui m'a donné le goût d'apprendre, de la curiosité, des méthodes. Elle s'occupait de tout son petit monde – une vingtaine d'élèves dans une classe unique qui allait du CP au CM2 – en passant d'un groupe à l'autre. Et mes grands-parents ! Mon grand-père Jacques, qui s'occupait d'une entreprise de construction et d'hôtellerie familiale, est une figure qui compte beaucoup pour moi. Ma grand-mère, mes autres grands-parents Yvon et Simone, mes parents Bernard et Francine. J'ai cette chance d'avoir des exemples. Je suis très privilégié de ce côté-là. Ensuite, il y a eu des rencontres. Pierre Delaveyne, un banquier à la retraite qui a été mon mentor quand j'ai créé mon entreprise. Avant lui, Robert Brun, un autre formidable entrepreneur. J'ai beaucoup de mentors. Sans doute aussi des figures dans l'univers qui est le mien, l'entrepreneuriat. Je peux citer Steve Jobs, qui n'était pas une personnalité facile, mais qui m'a inspiré dans le dépassement ; Yves Guillemot, le patron d'Ubisoft, qui m'a fait confiance lors de mon démarrage professionnel, et bien des fois par la suite. Si tu fais une liste YouTube, j'aimerais pouvoir les remercier tous. Le fait d'avoir plusieurs mentors est déjà une chance inouïe.

Ta vie est-elle un stage d'Amour comme la mienne ici-bas ?

(Éclat de rire) Stage d'amour ? C'est une très jolie expression. Oui je crois, j'espère en tout cas. Oui, oui. J'ai une femme exceptionnelle, car je ne suis pas un mari facile du tout. Je suis un père qui aime profondément ses enfants, puis mes neveux et nièces, mes filleuls. J'aime cet amour familial. Puis l'amour de l'autre. C'est une très belle expression.

69. Marie Curie, 1867-1934.

Faut-il oser tout demander dans la vie ?

Je le crois. Je crois même qu'il faut oser tout rêver. On peut percevoir cela comme un luxe, mais Ellen Johnson Sirleaf, la première femme Présidente africaine du Libéria, qui n'est pas un pays facile, a dit : « La grandeur de vos rêves doit toujours dépasser votre capacité actuelle à les réaliser. Si vos rêves ne vous effraient pas, c'est qu'ils ne sont pas assez grands. » « If your dreams don't scare you, they are not big enough. » Je trouve que c'est une expression magnifique. Il faut rêver fort.

Pourquoi as-tu accepté ma demande d'interview ?

Je l'ai acceptée parce que j'éprouve une profonde amitié pour toi, que l'on se connaît depuis longtemps, que tu m'as touché depuis nos premières rencontres et qu'à chaque fois que nous parlons tu me rends meilleur. Même dans des échanges simples, j'aime ce que tu es et ce que tu portes. Au départ, le titre de Risque de chance m'a paru très curieux. Ce sont deux mots qui n'ont rien à faire l'un avec l'autre. Mais plus j'y ai réfléchi et plus je me suis dit : « C'est vraiment intéressant. » Donc, si je peux apporter un témoignage, j'en suis très heureux et honoré.

Alors, en un mot, quel est pour toi le plus beau risque dans la vie ?

L'autre.

Le mien aura été de partager ce moment avec toi aujourd'hui... Merci du fond du cœur.

Merci Cyr-Igaël.